

Deo gratias

Les
cabossés



de
de plume en plume



Les cabossés

Sandrine portait une longue jupe noire jusqu'au pied
Assise sur un banc de square avec l'air perdu
Je la reconnaissais : avec sa clope entre les lèvres
Et ses mains qui tremblaient à la recherche
De son mouchoir pour essuyer sa chaussure sale.

Michel portait un vieux chapeau tout délavé,
Assis au bar tabac juste devant le boulevard
Ses rides profondes lui barraient le visage
Comme autant d'entailles que la vie lui avait assénées.
Je les observais parfois,
J'aurai même pu les dessiner les yeux fermés.

Mireille avançait un peu titubante après son insomnie
De cette nuit puis de la précédente et des autres encore avant
Il y avait bien longtemps qu'elle ne dormait plus.
Les valises sous ses yeux fatigués en disaient long sur ses soucis
Je la regardais marcher le matin, je suis sûre qu'elle errait en quête
du sommeil
Dans l'espoir de dormir enfin.

Jean écrivait sur un calepin, toujours le même
Lorsque je le croisais en salle d'attente
L'appétit parti, tous ses kilos en moins
Ce n'était pas rien pour lui de trouver l'appétit
Maigre comme un coucou, il croisait ses bras
Emmitouflé dans une veste bien trop grande
Comme pour cacher sa maigreur.
Je l'avais bien compris.
Il avait toujours froid.

Sophie toussait à chaque fois que je la rencontrais
La dame avec ses béquilles appuyée dessus
Comme si c'était des bras qui la soutenaient
La bouche un peu de travers, je l'avais remarqué,
Elle parlait souvent seule sur les trottoirs.
Comme si d'invisibles amies
Pouvaient lui donner les réponses espérées.

Victor s'asseyait le plus souvent à côté de l'étang
Dans le parc près de chez moi, solitaire,
A se gratter les jambes, les bras, les joues

Son costume élimé bien trop sale

Il le portait tous les jours.

J'aurai voulu lui rendre

Le sourire que les deuils lui avaient retiré.

Mon Dieu, que j'aime les cabossés de la vie

Ceux qu'ont raté, ceux qui savent plus,

Ceux qui regrettent et plein d'humilité

Qui disent en parlant d'eux qu'ils sont des pauvres bougres

Mon Dieu, qu'ils sont touchants les cabossés

Eux qui se sont perdus quelque part

Entre les autres et eux,

Entre la vie et la fadeur des jours

Entre le monde et Dieu.

Mon Dieu, je rends hommage à tous les cabossés qui savent bien

Qu'on ne fait rien de bien quand on se croit quelqu'un.

Qui chantent faux sous la pluie puis qui rient bien trop fort

A gêner tous les autres qui les regardent en biais

Mon Dieu, j'exalte leur simplicité, leur dernière place

Eux qui confessent leurs fautes

« Moitié avouées, moitié pardonnées »

Qui ne clament pas leurs réussites et leurs diplômes

Comme si c'était les clefs de la Vie "sur la terre comme au ciel".

Mon Dieu, Donnez-moi le cœur des cabossés

Qui prie dans le secret de leurs blessures

Sans trop se regarder souffrir.

Eux qui pleurent dans le secret le gâchis de leur vie

Alors que j'y vois tant de mérites et de fragilité.

Mon Dieu, vive les cabossés qui savent bien

Qu'on peut rire parfois, même sans un abri.

Ô Dieu des cabossés, je t'en prie, n'oublie pas

Tous les malmenés blottis dans le secret de toi.

Ni ta petite cabossée cachée dans le creux de tes bras.



Publication certifiée par De Plume en Plume le 23-11-2023 :
<https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Deokratias](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [Les cabossés sur DPP](#)